



# L'OPÉRA AUX FENÊTRES

OPÉRETTE EN UN ACTE

PAROLES DE M. LUDOVIC HALÉVY

MUSIQUE DE M. GASTINEL

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES BOUFFES-PARIISIENS, LE 5 MAI 1857

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MULLER.....	MM. LÉONCE.	FRÉDÉRIC.....	M. CH. PETIT.
FRANTZ.....	TAYAU.	LOUISE.....	Mlle DALMONT.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Le théâtre représente la façade de la maison de Muller, occupant toute la largeur de scène. Deux fenêtres à un rez-de-chaussée un peu élevé; à gauche du spectateur, la fenêtre de la chambre de Muller, et à droite la fenêtre de la chambre de Louise; entre ces deux fenêtres, la porte de la maison, et au-dessus de cette porte, au premier étage, la fenêtre de la chambre de Frantz. — Nuit complète au lever du rideau.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, paraissant à sa fenêtre. Voici bientôt minuit! Frédéric va venir!

#### ROMANCE.

C'est l'heure bien heureuse,  
Où sa douce chanson,  
Joyeuse ou langoureuse,  
Chante sous mon balcon!  
C'est l'heure tutélaire,

Prêtant à nos amours,  
Dans l'ombre et le mystère,  
Les plus tendres discours!  
(Minuit sonne à une horloge dans la coulisse.)  
Mais, n'est-ce pas minuit qui sonne?  
Cependant je ne vois personne!  
Hélas! voilà bien la vie!  
On nous adore à midi!  
Le soir vient; on nous oublie!  
On agit toujours ainsi!

Oh! maintenant, l'heure est bien passée! Qu'il vienne, et, pour le punir, je tiendrai ma fenêtre fermée! (Elle rentre en fermant sa fenêtre.)

### SCÈNE II.

FRANTZ, à sa fenêtre, puis FRÉDÉRIC, sur le théâtre.

FRANTZ, paraissant à sa fenêtre. Quel calme! quel silence! J'ai bien fait de quitter la ville! En cette solitude j'achèverai promp-



tement mon poème opéra-symphonic, cette œuvre immense, unique, universelle, qui doit immortaliser mon nom !

## COUPLETS.

FRÉDÉRIC, entrant.

Vive la nuit !  
Les gens d'esprit  
Ne dorment jamais la nuit !  
La nuit, à nos rendez-vous,  
Prête un silence bien doux,  
Tandis que les yeux jaloux  
Sont fermés autour de nous !  
Vive la nuit, etc.  
La nuit tous les chats sont gris !  
Tous les minois sont jolis !  
Les tuteurs et les maris  
Sont sagement endormis !  
Vive la nuit, etc.

FRANTZ. J'aime assez le motif de cette ariette ! je le placerai dans mon nouvel opéra !

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE, à sa fenêtre.

LOUISE. C'est vous, monsieur Frédéric ? vous êtes en retard !  
FRÉDÉRIC. J'ai été retenu pour mon service !  
LOUISE. Parlez plus bas ! Nous avons un locataire ; sa fenêtre est là, au-dessus de la mienne !  
FRÉDÉRIC. Qui est-ce ?  
LOUISE. Un monsieur Frantz Wagner, un poète et un compositeur ! Il a de longs cheveux, et passe toute la journée à se promener avec de grands gestes, en se frappant le front ! C'est un original.  
FRANTZ, à part. Merci !  
FRÉDÉRIC. Vous pouvez dire un extravagant !  
FRANTZ, à part. Merci ! merci !  
FRÉDÉRIC. Avez-vous parlé à votre tuteur ?  
LOUISE. Hélas ! oui ! Il m'a dit qu'il prendrait lui-même la peine de m'épouser !  
FRÉDÉRIC. Écoutez, Louise, il faut prendre un parti ! Ce soir je vous enlève, et demain vous êtes ma femme !  
LOUISE, indignée. Monsieur Frédéric, quelle opinion avez-vous de ma pudeur et de ma dignité ! (Légerement.) Et puis je n'ai pas la clef.  
FRÉDÉRIC. Mais que faire alors ? Le ciel n'aura-t-il pas pitié de nous ? Est-ce en vain que nous invoquerons le secours de celui qui est là-haut ?  
FRANTZ, de sa fenêtre. Pardon, Monsieur. Celui qui est là-haut est un pauvre diable qui, à son grand regret, ne peut rien pour vos amours.  
FRÉDÉRIC. Faites-vous le métier d'écouter les gens, Monsieur ?  
FRANTZ. Vous écoutez ! ah ! fi ! Me croyez-vous occupé des choses de la terre ? J'adore les étoiles du ciel bleu, Monsieur, et je les admirais !  
FRÉDÉRIC. Ah ! vous aimez les étoiles ?  
FRANTZ. Passionnément ! Mademoiselle ne vous a-t-elle pas appris que j'étais poète ? Elle m'a appelé original, et vous avez ajouté... extravagant !  
FRÉDÉRIC. Ce n'était alors qu'une supposition, Monsieur ! maintenant c'est une conviction !  
FRANTZ. Mais vous m'insultez, Monsieur !  
FRÉDÉRIC. Avec plaisir !.. Venez donc causer un peu dans le jardin ; descendez !  
FRANTZ. Prenez donc la peine de me faire une petite visite, montez !  
FRÉDÉRIC, très-haut. Descendez ! descendez !  
FRANTZ, très-haut. Montez ! montez ! (Tout à coup la fenêtre de Muller s'ouvre, et il paraît en bonnet de coton et en robe de chambre, un flambeau à la main.)

## SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, sur le théâtre ; MULLER, LOUISE, FRANTZ, aux fenêtres.

## QUATUOR.

MULLER.  
Pendant la nuit  
Quand je sommeille,  
Quel est ce bruit  
Qui me réveille ?  
LES AUTRES.  
Pendant la nuit  
Quand il sommeille,  
C'est notre bruit  
Qui le réveille.

MULLER.  
Regardons bien !  
Je ne vois rien !  
LES AUTRES.  
De la prudence !  
MULLER.  
Dans le jardin !  
J'en suis certain !  
LES AUTRES.  
Faisons silence !  
MULLER.  
On a parlé !  
On a chanté !

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Pendant la nuit, etc.  
MULLER.  
Il fait très-froid,  
Revenons chez moi !  
LES AUTRES.  
Paix et mystère !  
MULLER.  
Doux avenir,  
Je vais dormir !  
LES AUTRES.  
Sachons nous taire !

MULLER.  
Jusqu'à demain,  
Demain matin !

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Pendant la nuit... etc.

MULLER. Je m'étais trompé ! C'est l'aquilon ! Je n'entends rien, je ne vois rien ; recouchons-nous !  
LOUISE, à part. Nous sommes sauvés !  
FRANTZ, criant. Monsieur Muller ! monsieur Muller !  
FRÉDÉRIC, à part. Il nous trahit !  
MULLER, effrayé. Au voleur ! à l'assassin ! à la garde !  
FRANTZ. Rassurez-vous ! C'est moi, monsieur Frantz, votre locataire !  
MULLER. Et que me voulez-vous à pareille heure ?  
FRANTZ. Eh ! parbleu ! causer un peu ! Je m'ennuie tout seul à ma fenêtre !  
MULLER. Il serait plus sage de dormir, monsieur le musicien.  
FRANTZ. Dormir ! Et les arts ! et l'harmonie ! et la gloire ! Dormir ! le sommeil n'est que la distraction des imbéciles !  
MULLER, bâillant. Ah ! je dormais bien !.. Vous m'avez réveillé avec vos chansons ! Vous disiez donc votre opéra ?  
FRANTZ. Précisément ! J'ai déjà chanté la romance de la jeune fille qui attend son amoureux, la sérénade du ténor qui aime la jeune fille ; j'en suis à l'arrivée du tuteur, qui surprend les deux jeunes gens et qui chante avec eux un admirable trio, le grand morceau de l'ouvrage ! Voulez-vous l'entendre ?  
MULLER, indigné. Monsieur le musicien, je vous prie de ne pas me faire de pareilles propositions ! Il est une heure du matin, je n'ai plus vingt ans, je suis très-sujet au rhume de cerveau ; je suis propriétaire de quatre maisons sur le pavé de Cologne, et vous comprenez que mes oreilles ne sont pas faites pour votre trio ! (A part.) Je suis bien content d'avoir trouvé l'occasion de lui glisser ça !  
FRANTZ. Vous l'entendrez pourtant !  
MULLER. Ah bah !  
FRANTZ. Parce que je le veux, parce que cela me plaît, parce que cela m'amuse !  
MULLER, fermant à moitié sa fenêtre. Bonsoir, voisin, bonsoir !  
FRANTZ. Vieillard entêté ! J'ai chez moi plusieurs instruments de cuivre, entre autres le cornet à piston, à l'aide duquel Orphée a construit Thèbes ! je vais commencer un infernal charivari qui ne finira qu'avec l'aurore !  
MULLER. Grâce ! grâce ! ma maison n'est pas solide ! je la connais, elle tomberait ! ce serait le contraire de Thèbes ! Je mets une robe de chambre et je vous écoute. (Il rentre en disant.) Ah ! pour un propriétaire de quatre maisons sur le pavé de...  
FRANTZ, à Frédéric et à Louise. Mademoiselle, Monsieur, ne craignez rien, je suis un honnête garçon et je veux servir vos amours, à la condition toutefois que vous m'aidez dans mon projet. C'est entendu !  
FRÉDÉRIC. Il le faut bien ! à la grâce de Dieu !  
MULLER, reparaisant à sa fenêtre. Maintenant, monsieur Frantz, parlez, criez, chantez, hurlez ! je vous écoute, puisqu'il le faut ; je vous écoute même avec une componction béate. (A part.) Je suis assez content d'avoir trouvé l'occasion de lui glisser ce mot-là.  
FRANTZ. Donc, c'est un trio !  
MULLER. Très-bien ! Une observation, cependant.  
FRANTZ. Elle sera certainement stupide, mais je l'ouïs !  
MULLER. Vous dites un trio ! où sont les trois chanteurs ?  
FRANTZ. Je les suis.

MULLER. Comment, vous les suivez?

FRANTZ. Des calembourgs à votre âge et à une heure du matin! c'est repoussant. Je vous dis que je suis moi-même les trois chanteurs!

MULLER. Ah! oui... Mon cher Monsieur, je crois que vous vous moquez de moi!

FRANTZ. Nullement! Telle est la constitution merveilleuse de cette partie de moi-même que la science nomme le larynx, que je puis imiter toutes les voix : soprano, baryton, ténor, et que je chante à moi seul tous les ensembles du trio!

MULLER. Ah! oui... Mon cher Monsieur, je crois que vous vous moquez de moi!

FRANTZ. Voici la donnée du trio : le jeune homme demande au tuteur la main de la jeune fille; la jeune fille avoue au tuteur son amour pour le jeune homme, et le tuteur refuse la jeune fille au jeune homme.

MULLER. C'est pris dans la vie réelle; mais je pense de plus en plus que vous vous...

FRANTZ, l'interrompant. Asscz! (Bas, à Frédéric) Monsieur!

FRÉDÉRIC. J'ai entendu et j'ai compris!

FRANTZ, bas. Commencez, alors!

#### QUATUOR.

FRÉDÉRIC.

Je suis, Monsieur, pour vous servir,  
Lieutenant de cavalerie;  
J'ai vingt cinq ans, de l'avenir,  
Il est temps que je me marie.  
J'ai l'honneur de vous demander  
Pour épouse votre pupille:  
Me l'accorder est bien facile,  
A mon désir, daignez céder!

MULLER, à Frantz.

Quoi! c'est vous qui chantez ainsi?  
Vraiment je n'y puis rien comprendre!

FRANTZ.

Écoutez maintenant ceci,  
Qui devra bien plus vous surprendre!

(Parlé, à Louise.) A vous, Mademoiselle.

LOUISE.

En ce moment, mon cher tuteur,  
Sincèrement, je dois vous dire  
Quel singulier trouble à mon cœur  
Cet aimable jeune homme inspire;  
Soyez sensible à son amour!  
Il me demande en mariage!  
Ah! ne retardez pas le jour  
Où nous entrons en ménage!

MULLER.

Ah! mais vous vous moquez de moi!  
Non, cette voix n'est pas la vôtre!

FRANTZ.

Ce n'est encor rien, sur ma foi,  
Puisqu'ils vont chanter l'un et l'autre!

#### ENSEMBLE.

LOUISE ET FRÉDÉRIC.

Ne brisez pas notre cœur!  
Mariez-nous au plus vite!  
Ah! faites notre bonheur!  
Mariez-nous tout de suite!

MULLER.

Mais je ne comprends plus du tout;  
Est-ce de la sorcellerie?

FRANTZ.

Vous n'êtes pas encore au bout;  
Faites silence, je vous prie!

(Parlé.) Réponse du tuteur.

Allez au diable tous les deux,  
Jeunes amoureux!  
Avec vos belles promesses,  
Avec vos tendresses!  
Ma nièce, il est un époux  
Qui vaut mieux pour vous,  
Un bon époux qui vous aime:  
Ma foi, c'est moi-même!

MULLER.

Cette fois, c'est votre voix.

FRANTZ.

Écoutez-les tous les trois!

#### ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Ciel! il veut vous épouser,  
Mais vous devez refuser!  
Être sa femme  
C'est, sur mon âme,

Trop de bonheur  
Et trop d'honneur!

FRANTZ.

Oui, je veux vous épouser,  
Vous ne pouvez refuser;  
Être sa femme  
C'est, sur mon âme,  
Trop de bonheur  
Et trop d'honneur!

LOUISE.

Quoi! vous voulez m'épouser!  
Moi, je prétends refuser:

Être sa femme  
C'est, sur mon âme,  
Trop de bonheur  
Et trop d'honneur!

FRANTZ. Eh bien, monsieur Muller, le trio est fini.

MULLER, à demi hébété. Suis-je endormi? suis-je éveillé?

FRANTZ, criant. Monsieur Muller, le trio est fini!

MULLER. Je ne dors pas! (A part.) Tout cela n'est pas clair!  
(Haut.) Monsieur Frantz, je désirerais entendre de nouveau votre trio! Descendons au jardin, vous chanterez à côté de moi, tout près de moi.

FRANTZ, à part. Je suis pris. (Haut.) Mais avec plaisir!

MULLER. Descendez, alors!

FRANTZ, bas à Frédéric. Monsieur, la porte sera ouverte pendant quelques instants, à vous de profiter de l'occasion! (Il se retire de la fenêtre.)

FRÉDÉRIC. Merci!

MULLER. J'emporte ma bougie! je veux éclaircir cet arcano de trois larynx dans un seul homme! Ah! pour un propriétaire de quatre pavés sur les maisons de... (Il sort de la maison.) Mais venez donc, monsieur Frantz, venez donc! (Le jour se fait.)

FRANTZ. Me voici! (Il écarte brusquement Muller de la porte en s'écriant:) La porte est ouverte! ceux qui doivent sortir sortent, ceux qui doivent entrer entrent! (Frédéric entre dans la maison dont la porte reste encore ouverte, et frappe à la chambre de Louise.)

LOUISE, à Frédéric. Non, je n'ouvrirai pas!

MULLER, regardant Frantz. Comment, vous n'ouvrirez pas! Mais laissez-moi donc fermer ma porte!

FRANTZ, retenant Muller. Non! non! jamais! jamais!

FRÉDÉRIC, paraissant à la fenêtre de Muller, à part. C'était-mon seul refuge.

FRANTZ. Écoutez, c'est l'inspiration qui me vient! (Il récite les vers suivants en faisant reculer Muller devant lui.)

La rage de chanter me brûle, me dévore!  
Je veux chanter toujours, et puis chanter encore!  
Chanter ce que l'on peut chanter, chanter l'amour!  
Chanter le vin, le jeu, le ciel, la nuit, le jour!  
Loin des réalités l'illusion m'emporte!  
(Frés-froidement.)

Vous pouvez maintenant, vieillard, fermer la porte!

MULLER, se rapprochant de la porte. Il parle en vers, il devient fou!.. Et la porte de ma chambre qui est restée ouverte! (Il rentre fermer la porte.)

FRÉDÉRIC, à part. On ferme la porte! Je suis pris!

MULLER, fermant la porte extérieure. Fermons celle-ci, maintenant.

FRÉDÉRIC, à part. Et de deux! Me voilà dans une jolie situation!

#### SCÈNE V.

MULLER et FRANTZ, dans le jardin; LOUISE, à sa fenêtre;  
FRÉDÉRIC, à la fenêtre de Muller.

MULLER, à Frantz qui se promène, avec agitation. Êtes-vous un peu calmé? (A part.) Je suis curieux d'étudier cet arcano de trois larynx dans un seul gosier! (Haut.) Revenons à notre trio! Mais qu'avez-vous donc à courir ainsi?

FRANTZ, s'arrêtant brusquement. Que vous répondre! Nous sommes ainsi faits, nous autres poètes! L'inspiration nous ôte la raison! Tenez, un jour, par une nuit semblable à celle-ci, j'étais dans les champs, seul, au clair de la lune; un de mes amis m'accompagnait, mon meilleur ami! Tout d'un coup ma tête s'égare, je me précipite sur lui, je le frappe, je lui casse un bras, je lui enfonce une côte, je lui crève un œil!

MULLER, épouvanté, à part. Je suis bien fâché d'être descendu au jardin! cet homme m'inquiète!

FRANTZ. Il ne m'a jamais pardonné cette exaltation! Et cependant je n'étais pas coupable! Une force supérieure m'entraînait! et je le chérissais, ce pauvre ami! (Serrant Muller dans ses bras.) Vous aussi je vous aime, vieillard!

MULLER, avec terreur. Vous m'aimez! Est-ce que cela va vous reprendre?

## L'OPÉRA AUX FENÊTRES.

FRANTZ Ne craignez rien!  
 MULLER, voulant rentrer, à part. Il me paraît dangereux! Je me passerai de son trio! (Haut.) Bonsoir!  
 FRANTZ, le ramenant sur le devant de la scène. Comment, bonsoir?  
 LOUISE, de sa fenêtre. Frédéric, où êtes-vous?  
 MULLER, à Frantz. Mais pourquoi m'appellez-vous Frédéric avec votre petite voix de femme!  
 FRÉDÉRIC. Je suis ici!  
 LOUISE. Ici!  
 MULLER. Ici!  
 FRANTZ. Ici!  
 MULLER, à Frantz. Eh bien! oui, vous êtes ici, je suis ici, nous sommes ici! mais je ne vous demande pas où vous êtes!  
 FRÉDÉRIC. Je suis dans la maison, enfermé dans une chambre!  
 MULLER, regardant Frantz, à part. C'est un ventriloque. (Haut.) Mais vous êtes dans le jardin, un jardin avec de grandes fenêtres, et au fond une maison avec des arbres, de grands arbres!... C'est moi, Muller! Je suis Muller, votre propriétaire! (A part.) Il est idiot!  
 FRANTZ, à part. Comment diable l'éloigner d'ici et laisser ces jeunes gens seuls!.. Quelle idée! (Haut.) Écoutez-moi, vieillard, écoutez-moi! Je veux rire! je veux m'amuser! je veux danser! je veux vous faire danser! Savez-vous danser?  
 MULLER, le regardant, à part. Complètement toqué, mais amusant! Moi, qui n'ai pas l'habitude de voir ces êtres-là la nuit, je le trouve drôle!  
 FRANTZ, irrité. Encore une fois, savez-vous danser?  
 MULLER, à part. Il y tient! (Haut.) Mais autrefois je valsais assez vaporeusement!  
 FRANTZ. Vous allez valser ou je vous traite comme mon ami intime.  
 MULLER. Je valserai! je valserai!  
 FRANTZ. Attention alors!.. Vous êtes une blonde jeune fille! moi je suis un beau jeune homme! je vais vous adresser une invitation à la valse! Vous accepterez, et nous danserons!  
 MULLER. Que de folies! Tant pis, ma foi! Ça me change! Je me sens tout guilleret! je suis une blonde jeune fille! je m'appelle Charlotte! Toutes les jeunes Allemandes s'appellent Charlotte! Quand on ne s'appelle pas Charlotte, on n'est pas jeune Allemande! c'est une règle!  
 FRANTZ. En avant, ça commence!

### COUPLETS EN DUO.

FRANTZ.  
 Charlotte, du bal  
 Voici le signal!  
 Entends-tu la danse  
 Là-bas qui commence?  
 Entends-tu le son  
 Du joyeux piston?  
 Va comme une folle,  
 Sautte et cabriole!  
 Allons y galment!  
 C'est bien le moment!  
 MULLER.  
 Oui, voici du bal  
 Le charmant signal!  
 Et j'entends la danse  
 Là-bas qui commence!  
 Oui, j'entends le son  
 Du joyeux piston!  
 De toi je raffolle,  
 Danse et cabriole!  
 Allons y galment!  
 C'est bien le moment!

### ENSEMBLE.

Ça! qu'on s'élançe  
 Bien en cadence!  
 En voltigeant  
 Légèrement!  
 Toute ma vie,  
 Ma seule envie  
 Fut de danser  
 Et de valser.

(Valse sur le refrain.)

FRANTZ.  
 J'oublie en valsant,  
 Tant je suis content,  
 Mon père et ma mère,  
 Et la terre entière!  
 Je ne vois plus rien,  
 Et j'ai pour tout bien  
 La blonde danseuse,  
 Frêle et vaporeuse,  
 Dont je sens le cœur

Battre de bonheur!

MULLER.  
 J'oublie en valsant,  
 Tant je suis content,  
 Mon père et ma mère,  
 Et la terre entière!  
 Je ne sens plus rien,  
 Et veux pour tout bien  
 Être la danseuse,  
 Frêle et vaporeuse,  
 Dont tu sens le cœur  
 Battre de bonheur!  
 Ça qu'on s'élançe, etc., etc.

(Frantz entraîne Muller hors de la scène en valsant sur le refrain.)

### SCÈNE VI.

LOUISE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Ils sont partis, Louise! Je m'ennuie ici tout seul! je vais aller vous retrouver!  
 LOUISE. Vous êtes trop bien enfermé!  
 FRÉDÉRIC. J'aurai bien vite escaladé les fenêtres!  
 LOUISE. Je vous le défends!  
 FRÉDÉRIC. Puisque nous nous aimons!  
 LOUISE. C'est précisément pour cela!  
 FRÉDÉRIC, sautant de la fenêtre de Muller. Tant pis, ma foi, je me risque!  
 LOUISE, disparaissant de sa fenêtre. Ah! c'est ainsi!  
 FRÉDÉRIC, après avoir escaladé la fenêtre de Louise. Comment, personne!  
 LOUISE, de la fenêtre de Muller. Frédéric! Frédéric!  
 FRÉDÉRIC. Où êtes-vous?  
 LOUISE. Dans la chambre de mon tuteur!  
 FRÉDÉRIC. La porte était fermée!  
 LOUISE. J'avais ma clef qui l'ouvrait!  
 FRÉDÉRIC. J'y retourne, alors! (Cris dans la coulisse.)  
 LOUISE. Écoutez!  
 MULLER, dans la coulisse. Monsieur Frantz, je suis tombé dans la mare aux canards! Au secours! je suis entouré de canards!  
 FRANTZ, de même. Eh bien! venez!.. Une! deux! trois!.. ça y est!

### SCÈNE VII.

LES MÊMES, MULLER, et FRANTZ, dans le jardin.

MULLER, rentrant en courant, trempé. Ah! je suis trempé! Me voici enrhumé, et quand je suis enrhumé, c'est pour deux ans!  
 FRÉDÉRIC, à Frantz qui suivait Muller. Empêchez-le de rentrer dans sa chambre!  
 FRANTZ, à Frédéric. Oui!  
 MULLER. Rentrions!  
 FRANTZ, à Muller. Monsieur, j'ai été bien innocemment la cause de votre plongeon! Le mal que j'ai fait, je veux le réparer! Venez dans ma chambre: j'ai du feu, une robe de chambre ouatée, et je vous ferai sécher!  
 MULLER. Mon ami, j'aimerais autant me glisser dans mon lit!  
 FRANTZ, s'exaltant. Vous allez monter dans ma chambre, ou je vous traite comme mon ami intime!  
 MULLER, à part. Ah! ses yeux flamboient! C'est sa folie qui le reprend! (Haut.) Je monte! je monte! Il m'effraye encore plus que ces canards! Ah! les vilains canards! C'est qu'on en a vu de sauvages! Je monte! je monte! (Il rentre.)  
 FRÉDÉRIC, à Frantz. Monsieur!  
 FRANTZ, à Frédéric. Suivez-le et enfermez-le dans ma chambre!.. Les voilà tous les trois dans la maison: le tuteur, l'amoureux, l'amoureuse! Que vais-je faire maintenant de mes trois personnages?  
 MULLER, à la fenêtre de Frantz, à Frantz. Mais montez donc! Vous allez me dire la fin de votre pièce! Je veux savoir comment le tuteur est trempé... non, trompé!  
 FRANTZ. Je vais vous raconter d'ici mon dénouement.  
 MULLER. Avec la porte de la maison ouverte, non pas! J'ai dans ma chambre des papiers importants!  
 FRANTZ. Mais votre chambre est fermée?  
 MULLER. C'est vrai!  
 FRANTZ. Il n'y a personne dans votre chambre?  
 MULLER. C'est vrai!  
 FRANTZ. Ah! s'il y avait quelqu'un, il prendrait ces papiers!  
 (Louise prend les papiers et les regarde.)  
 MULLER, riant. Oui; mais comme il n'y a personne, on ne les prendra pas! (A part.) Il est bête, mais il est spirituel! (Haut.) Je vous écoute!  
 FRANTZ. Donc voici le dénouement de l'opéra! Le théâtre représente la façade d'une maison comme celle-ci! la nuit finit, le jour commence, comme ici! A la fenêtre du premier étage est

le tuteur, vieillard laid, en robe de chambre et en bonnet de coton.

MULLER. Un de ces êtres désagréables comme on en voit tous les jours!

FRANTZ. Et même toutes les nuits!... Au rez-de-chaussée se trouve la jeune fille! Elle se nomme Louise.

MULLER. Comme ma pupille!

FRANTZ. En vous penchant vous pouvez la voir!

MULLER, regardant en bas. Mais je vois en effet quelque chose qui flotte, qui flotte, et qui pourrait bien être...

LOUISE. Votre pupille, mon oncle.

MULLER, furieux. Voulez-vous rentrer dans votre chambre! voulez-vous...

FRANTZ, l'interrompant. Mon troisième personnage est un officier, vingt-cinq ans, moustaches noires! Il s'appelle... Ah! je ne sais pas son nom! (A Frédéric.) Monsieur, votre nom, s'il vous plaît?

FRÉDÉRIC, sautant par la fenêtre. Je m'appelle monsieur Frédéric Molnitz!

MULLER. Monsieur Frédéric Molnitz dans la chambre de ma pupille! (A Frantz.) Mais, musicien du diable, que voulez-vous?

FRANTZ. Le bonheur de ces jeunes gens! Il faut les marier!

MULLER, prenant les partitions de Frantz. Vous n'êtes qu'un mauvais plaisant et je vais vous réduire au silence! Votre opéra, vos symphonies, vos polkas, dans le feu! dans le feu!

FRANTZ. Grâce! grâce! n'incendiez pas ma gloire!

LOUISE, sortant de la maison des papiers à la main. Arrêtez! j'ai trouvé sur votre bureau certains papiers...

MULLER. Rendez-les-moi! rendez-les-moi!

FRANTZ. Donnez-les-moi!

LOUISE, les remettant à Frantz. Les voici!

FRANTZ. Ce sont ses comptes de tutelle.

MULLER, menaçant. Attendez, je descends et tout va s'expliquer!

FRANTZ. Vous êtes trop bien enfermé et nous allons étudier vos comptes de tutelle.

MULLER, désespéré. Qu'on me les rende! et je consens à tout. Elle épousera son officier, le régiment, la garnison, l'armée tout entière! mais qu'on me les rende!

FRANTZ, donnant les papiers à Frédéric. Monsieur vous les remettra après le mariage! Eh bien! voici le dénouement de mon opéra! On est heureux! les amoureux se marient!

MULLER. Et le tuteur est trompé!.. Ah! voilà ce que c'est que de loger des artistes!... Monsieur Frantz, je vous donne congé! Non, je vous augmente de cinquante florins! (A part.) Je suis bien content d'avoir trouvé l'occasion de lui glisser ça tout naturellement.

FRANTZ. Il manque encore la bénédiction du tuteur! Bénissez, monsieur Muller, bénissez!

MULLER. Jamais! jamais!

FRÉDÉRIC, lui montrant les papiers. Bénissez, monsieur Muller, bénissez!

MULLER. A l'instant! A l'instant!

#### FINALE.

FRANTZ.

Bénissez ces deux époux!

FRÉDÉRIC ET LOUISE.

Bénissez-nous!

MULLER.

Je vous unis!

Je vous bénis!

LOUISE.

Voici comment

Toute pièce finit!

S'il est content

Le public applaudit!

ENSEMBLE FINAL.

FIN.

